

Festival de Cannes L'enfant et le pouvoir

Denis Vaugeois

Numéro 273, juillet-août 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaugeois, D. (2011). Festival de Cannes : l'enfant et le pouvoir. *Séquences*, (273), 4-5.

Festival de Cannes

L'enfant et le pouvoir

Chaque année, le Festival de Cannes cache un ou deux thèmes qui s'imposent après quelques jours. Cette année, Terrence Malick emporte la Palme d'or avec **The Tree of Life** qui tourne autour d'un fils placé entre un père autoritaire et une mère aimante; Lynne Ramsay, pour sa part, met tout son talent dans **We Need to Talk About Kevin**, adapté du roman homonyme populaire de Lionel Shriver, tandis que Maiwenn s'intéresse dans **Polisse** à de jeunes victimes.

DENIS VAUGEOIS

Même si ces trois films ont beaucoup retenu l'attention, ils ne font pas oublier les étonnants frères Dardenne, inconditionnels de l'enfance. Dans une entrevue avec Olivier Séguret du journal *Libération*, Jean-Pierre et Luc Dardenne expliquent leur parcours de cinéastes : « Le cinéma peut sauver des gens ». Ils filment pour aider à penser et à vivre. Ils ont l'habitude, racontent-ils, de présenter leurs films à des jeunes en détention. Les discussions qui suivent nourrissent leurs réflexions; ils les ont conduits à **La Promesse** (1996), **Rosetta** (Palme d'or 1999), **Le Fils** (2002) et **L'Enfant** (autre Palme d'or en 2005).

À mes yeux, **Le Gamin au vélo** est le plus réussi d'entre tous, sans doute grâce au jeune Thomas Doret (Cyril, le gamin) et à Cécile de France (Samantha, la coiffeuse), tous deux fort applaudis à la cérémonie de clôture. Les deux cinéastes sont-ils sérieux quand ils expliquent qu'ils ont voulu faire un nouveau **Sauvez Willy**? Ils n'ont pourtant pas besoin de modèle pour créer de jeunes personnages qui deviennent quasi inoubliables. Quoi qu'il en soit, ici Jesse devient Cyril et le dauphin prend la forme d'un vélo auquel le gamin tient par-dessus tout, à l'exception de son père qu'il recherche désespérément. Quand celui-ci lui avouera que son vélo n'avait pas été volé mais qu'il

l'avait vendu en même temps que sa propre moto, le gamin répond : « Ce n'est pas grave ! ». Ce pardon spontané ne suffit pas à attendrir le père. Heureusement que Samantha la coiffeuse est là, capable d'affronter de terribles crises, des fugues à répétition et parfois même la violence du garçon.

Le ton est tout autre avec **Le Havre** d'Aki Kaurismäki. L'enfant, un jeune immigré africain, est le flegme incarné. D'ailleurs, tout le monde dans ce film rivalise de flegme, même le rocker Little Bob (Roberto Piazza) et sa chère Mimi. Le lieu de tournage, Le Havre, n'est pas sans rappeler **Quai des brumes** de Marcel Carné. Cette fois le fugitif est protégé par un ex-écrivain (André Wilms) devenu cireur de chaussures, qui explique calmement que s'il existe de meilleurs métiers, « aucun ne rapproche davantage du peuple ». Un inspecteur de police (Jean-Pierre Darroussin), imperturbable, peut empêcher le jeune Gabonais d'aller rejoindre sa mère à Londres.

En 2002, Kaurismäki a raté de peu la Palme d'or avec **L'Homme sans passé**. Cette fois, plusieurs ont cru que c'était son tour. Peut-être est-ce la fin de son film qui a fait hésiter le jury? Guérison miraculeuse, réconciliation, solidarité, générosité, c'est sans doute trop. En outre, le sujet principal,

PHOTO : **Le Gamin au vélo**





délibérément situé dans un Havre des années 50, reste terriblement d'actualité et dérange. Kaurismäki n'a surtout pas quitté son univers prolétarien. **Les Lumières du faubourg** (2006) n'est pas très éloigné de la démarche du cinéaste. La cruauté côtoie l'humanisme. Morale : il faut persister, tenir tête. Et c'est là où ce film devient soudainement un peu artificiel, même si le cinéaste a décidément fait ses classes et affiche, avec talent, ses influences, depuis Marcel Carné, qui lui a inspiré le lieu, jusqu'à Jacques Tati pour la poésie et l'humour.

[L'Exercice de l'État] s'ouvre sur une femme nue qui s'introduit dans la gueule d'un immense reptile. Ce sera le sort du ministre des Transports, Olivier Gourmet, dans l'exercice de ses fonctions.

Avec Joseph Cedar et **Footnote**, l'enfant est devenu un adulte. Le fils éclipse le père. Autant Uriel cumule les réussites et les honneurs, autant Eliezer, le père, joue de malchance. Le réalisateur nous transporte bien loin de **Beaufort** (2007), ce film de guerre qui rappelle celui d'Ari Folman, **Valse avec Bachir**. Cette fois, la tourmente est intérieure et plusieurs trouveront qu'elle frise le ridicule. D'apparence banale, l'histoire a permis un scénario qui a séduit le jury, au point qu'on lui a accordé le premier prix à ce titre. Le film s'ouvre avec un plan fixe sur un Eliezer qui assiste, le corps crispé et l'œil torve, à l'intronisation de son fils à l'Académie nationale des sciences. Il sort prendre l'air. Au retour, il est bloqué par les gardes de sécurité pour lesquels il n'est rien d'autre qu'un clochard suspect. L'humour juif n'est jamais très loin.

Toujours hanté par ses recherches sur le Talmud, Eliezer reçoit le coup de fil qu'il n'attendait plus. Une secrétaire lui annonce le fameux prix qu'il a toujours convoité. Cependant, les indices d'une erreur possible s'accumulent et amènent Eliezer à s'inquiéter. En particulier, le président du jury est son éternel rival qui a découvert à peu près par hasard un document ancien qui permettait d'établir l'authenticité d'un passage de la

Torah, question qu'Eliezer étudiait minutieusement depuis des années. Il y a anguille sous roche. En ce monde de chercheurs passionnés par des questions jugées futiles par le commun des mortels, les coups bas sont nombreux et les retours d'ascenseur sont la règle. Tout au long de ce film dont le titre hébreu, *Hearat Shulayim*, pourrait être traduit par « Note de bas de page », les rebondissements sont constants et imprévisibles. Les mœurs universitaires sont alignées à côté des rapports père-fils et du mystère de certaines valeurs du judaïsme. Résultat : un film original et passionnant.

De toute sa vie de chercheur, Eliezer avait eu droit, comme reconnaissance de son labeur, à une note de bas de page dans l'ouvrage d'un grand maître. Son fils sera convoqué par le jury, un des grands moments du film. La caricature est réussie. Les gros plans, la lumière, la musique mettent la table. Le fils a droit à une mauvaise et à une bonne nouvelle. Il n'y a pas lieu d'en dire plus.

Un autre thème était bien présent à Cannes : le pouvoir. En tête venait **La Conquête** de Xavier Durringer, également **Habemus Papam** de Nanni Moretti et **L'Exercice de l'État** de Pierre Schoeller. Celui-ci s'est fait connaître en 2008 avec **Versailles**, qui montrait en quelque sorte un anti-Versailles, le monde de la misère. Cette fois, son film sur l'État est en quelque sorte une anti-conquête. C'est l'homme politique qui est avalé par la machine. Le film s'ouvre sur une femme nue qui s'introduit dans la gueule d'un immense reptile. Ce sera le sort du ministre des Transports, Olivier Gourmet, dans l'exercice de ses fonctions. Une urgence en chasse une autre. Les couteaux volent bas, nuit et jour. Les études ne servent qu'à gagner du temps, les embargos sont des pièges, les collègues sont des rivaux. Le téléphone cellulaire devient l'ennemi numéro un du politicien. Il n'y a plus de place ou de temps pour la réflexion. Le ministre fait défiler sa page Facebook : « 4000 amis mais aucun à qui parler, à qui se fier ». Sauf un, en vérité, son directeur de cabinet, interprété par un Michel Blanc, efficace, impassible et fidèle à ses convictions. Voilà un film d'une terrible actualité. La politique tue. Le pire, c'est qu'elle le fait aveuglement. Ce film de Schoeller : un moment de vérité.